

## NOTRE TABLE EN TERRASSE

Récemment, j'ai pensé aux choix que nous faisons, mais aussi à tous ceux que nous ne faisons pas. À tous ces choix abandonnés parce que pas assez intéressants ou comportant trop d'inconvénients. À tous ces choix que nous regrettons ne pas avoir faits, ou que nous remercions le ciel, au contraire, d'avoir laissés de côté. Vous est-il déjà arrivé de croiser, plus tard, la route que vous aurait fait emprunter ces choix? Moi oui.

Il y a quelques années, j'ai rencontré un homme. Ce soir-là, il pleuvait des cordes et je rentrais du bureau à pied. Alors qu'il ne me restait que quelques rues à traverser avant de parvenir enfin à mon appartement, une voiture passa en trombe près de moi, me trempant de la tête aux pieds. Comme si j'avais besoin de ça en plus! J'allais poursuivre ma route quand la voiture en question se gara sur le côté et un homme en sortit. Il jaillit plutôt littéralement du véhicule et accourut vers moi, se confondant en excuses pour avoir été si impoli. Il tenait ABSOLUMENT à se faire pardonner, et m'invita donc à souper chez lui, après être allés récupérer une tenue plus décente pour moi, bien sûr. J'hésitai, songeant à la perspective de mon doux chez-moi, mais son acharnement me fit finalement céder. Sans compter qu'il ne manquait pas de charme. Il était même très séduisant avec son sourire sincère et ses yeux noirs mystérieux.

Ce fut l'une des plus belles soirées de ma vie. Nous discutâmes des heures durant, de tout et de rien. Nous nous accordions à merveille! Je dirais même que tout était parfait. Il était parfait.

Après cette soirée, nous ne nous sommes plus quittés. Nous étions inséparables. Nous avons même emménagé ensemble. Jusqu'à cet autre soir.

Mon histoire n'a rien d'extraordinaire, elle est classique même. Je suis rentrée plus tôt que prévu ce soir-là. Il était avec une autre. Ce n'était, bien sûr, pas ce que je croyais. J'ai fait mes valises. Je suis partie. Classique.

Je ne sais si c'est pour oublier, pour passer à autre chose, ou pour trouver mieux, mais je me suis mise à voyager. Moi qui n'avais jamais mis un orteil en dehors du Canada, je suis devenue une vraie globe trotteuse. J'ai pris une année sabbatique pour faire le tour du monde et cette année s'est muée en deux, puis trois, puis quatre. J'ai parcouru les quatre coins de la Terre, rencontré des tas de gens plus merveilleux les uns que les autres, puis, je suis tombée amoureuse à nouveau. Pas d'un homme, mais d'une ville. Une ville magnifique, vivante. Une ville pleine de vécu, pleine d'histoire et de mystères. Une ville fantastique : Paris.

C'est ce qu'il me fallait pour déposer mes valises. J'ai trouvé un superbe petit appartement, du travail, et je me suis posée. J'ai finalement arrêté de voyager. Enfin, c'est ce que je me disais avant d'apprendre qu'un programme de coopération internationale offrait un stage de trois mois au Sénégal. C'était une occasion à ne pas rater! L'expérience d'une vie! Partir une semaine plus tard ne me laissait pas beaucoup de marge de manœuvre mais c'était faisable. Je devrais tout de même en parler à mon patron. Qui sait si il voudrait m'accorder un congé...

J'ai longtemps tergiversé. J'hésitais à tout laisser derrière moi encore une fois, j'hésitais à ressortir mon passeport de son tiroir pour repartir à l'aventure. J'ai finalement cédé, me jurant que cette fois était la dernière et qu'après, je resterais enfin chez moi, quoi qu'il arrive.

Je me suis donc rendue à l'aéroport. En arrivant devant les portes un flot de souvenirs m'a assailli. Quand j'ai franchi ces mêmes portes pour la première fois, je ne me doutais pas que j'allais en tomber amoureuse. Je ne me doutais pas qu'elles signifieraient autant pour moi. Je ne me doutais pas que je tiendrais à tout prix à ne plus les franchir. Quand je les ai franchies pour la première fois, elles n'étaient que

de simples portes d'aéroport. Depuis, elles sont devenues les portes de ma maison, de ma nouvelle vie.

Mon avion décollait à 21h. J'avais tout juste le temps d'enregistrer mes bagages et de monter à bord. Il a décollé parfaitement à l'heure et a atterri parfaitement à l'heure. J'ai trouvé ça très beau, le Sénégal. L'homme venu me chercher à l'aéroport était très gentil, mais parlait beaucoup. Je n'ai donc pas fait très attention quand il m'a dit qu'il était désolé pour ce qui était arrivé. Désolé pour quoi? Peu importe.

Désolé pour ÇA. On me parle mais je ne comprends rien. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas quoi ressentir. Je ne ressens rien. Hier soir, Paris a été victime d'attentats meurtriers. Hier soir des gens sont morts. Hier soir, j'ai annulé un souper avec ma meilleure amie, dans notre restaurant favori, pour prendre l'avion. Ce restaurant, notre restaurant, a été criblé de balles. Des gens assis en terrasse, à notre table, sont morts. Les gens qui avaient vu comme une chance notre annulation sont morts. Ils sont morts et nous sommes en vie. Hier soir, à 21h17, ma superbe ville a été témoin d'horreurs. Hier soir, si j'étais restée dix-sept minutes de plus, je serais morte.

C'est pourquoi je me suis mise à penser aux choix que nous faisons, mais aussi à tous ceux que nous ne faisons pas. J'ai choisi le stage au Sénégal. Je n'ai pas choisi de rester à Paris. J'ai choisi de reporter mon souper. Je n'ai pas choisi d'aller en terrasse de notre restaurant favori. J'ai choisi de prendre le vol de 21h. Je n'ai pas choisi de prendre celui du lendemain. Le pilote a choisi de partir pile à l'heure. Il n'a pas choisi d'attendre les passagers tibétains.

Grâce à ces choix je suis en vie.

Sans eux, je n'aurais eu que dix-sept minutes à vivre.

Maintenant, j'ai tout mon temps.

## ÇA ME PREND

J'ouvre les yeux. Au même moment, nausées et maux de tête s'emparent de moi. Je titube jusqu'à la salle de bain et en passant devant la fenêtre, la lumière extérieure m'aveugle et ne fait qu'empirer mon état presque cadavérique. Je prends un verre d'eau ou plutôt je me gave de ce liquide qui j'espère, aura l'effet d'une potion miraculeuse. Mon reflet dans le miroir n'est pas très reluisant et je constate rapidement l'étendue des dégâts : teint pâle, yeux cernés et cheveux en bataille. Et puis ça me prend, tout s'enchaîne rapidement.

L'espace d'un moment le miroir fond, coule, puis s'embrouille comme une flaque d'eau. Je cligne des yeux, mes cils me démangent.

L'eau dégouline sur mes doigts, mais j'ai chaud.

Je crie, mais rien ne fait vibrer mes cordes vocales.

Je cligne des yeux, tout s'estompe.

Les vapes d'alcool, me dis-je.

Mais je sais qu'elles me surveillent.

Je prends donc la très sage décision de battre en retraite et de rentrer au bercail : mon lit. Nous avons tous déjà connu les soirées entre amis bien arrosées. Nous avons tous aussi déjà connu ces horribles lendemains de veille où le seul fait de se lever de son lit devient une véritable épreuve digne des jeux olympiques, ou dans le cas présent, des jeux paralympiques. Tout paraît immobile et dépourvu de vie, nous nous sentons comme de vulgaires déchets prêts à être disposés.

Et bien ce matin-là, quand j'ai finalement décidé de quitter mon dépotoir pour revenir parmi la civilisation humaine, le décor extérieur m'a amusé. On aurait dit que je n'étais pas le seul à être en lendemain de veille. Disons que Mère Nature avait pris un coup elle aussi et tout un. Un Sahara s'étendait à perte de vue devant moi. « Nous sommes au Québec ! », me direz-vous. Disons seulement que le sable avait été généreusement remplacé par de la glace. J'utilise ici le mot « généreusement », car Mère Nature ne s'était pas contentée d'un simple petit givre.

Ça non! Un peu comme une grand-mère qui fait des desserts, elle ne s'était pas arrêtée au petit bol de crème glacée : pouding chômeur, tarte au sucre, pets de sœur et j'en passe. Il y avait tellement de glace sur les voitures que j'entendais tous mes voisins sacrer à l'unisson en tentant d'enlever cette petite croûte de bonheur qui nous fait si bon de découvrir le matin, surtout lorsque nous sommes pressés... Cet hymne national de jurons me montait à la tête et s'ajoutait joyeusement à l'heureux mélange de douleurs qui s'y trouvait déjà. Je ne sais pas avec qui Mère Nature avait fêté la veille, mais je crois qu'elle avait eu bien du plaisir puisqu'elle en avait oublié de régler son thermostat avant d'aller se coucher. Et puis ça me prend encore, tout s'enchaîne trop rapidement.

La fenêtre fond, coule, puis s'embrouille comme une flaque d'eau.

Je regarde mes orteils, ils tremblent.

Je veux me trouver un repère dans la maison, mais la pièce m'étouffe.

La vitre bouille et me coule sur les doigts, mais j'ai froid.

Je cligne des yeux, tout s'estompe.

Les vapes d'alcool, me dis-je.

Mais je sais qu'elles me surveillent encore.

La température extérieure avait chuté bien en dessous de la ligne que l'on pourrait surnommer : La ligne du bonheur. Je peux vous dire que lorsque vous sortez dehors et que votre première sensation est celle d'un froid glacial, je vous assure que ce n'est pas avec joie que vous débuterez cette journée.

Une fois mon observation matinale terminée, je me convaincs de finir d'escalader les marches et de me diriger vers la cuisine, ou plutôt vers la machine la plus intéressante de ce royaume alimentaire : la cafetière. Cher liquide foncé, donne-moi la force de commencer cette journée. Cette boisson chaude est probablement l'une des meilleures inventions après celle des divans. De toutes couleurs, toutes textures, ils nous permettent de nous prélasser des heures durant...et d'ensuite se sentir coupable de n'avoir absolument rien accompli de la journée. J'eus alors la merveilleuse idée de combiner ces deux bonheurs. Un peu comme un homme et une guitare ou les biscuits Oreo et le verre de lait : ils étaient faits l'un pour l'autre.

Cette routine était quotidienne et me permettait à chaque matin de rester les deux pieds sur terre. Je pouvais inspirer très profondément et me dire « Je suis en vie ». On pourrait considérer cette affirmation à la limite du ridicule, voire de la folie, mais je vous assure que la simple sensation du café brûlant descendant dans la gorge était suffisante pour me dire chaque matin que cette journée en valait la peine. Vous savez, la situation clichée où on demande à un ami s'il va bien et qu'il répond simplement : « Tout va bien ». Toutefois, nous savons sans équivoque qu'il s'agit en fait de l'inverse. Et comme je l'avais anticipé, mon regard se tourne vers la peinture de mon grand-père accrochée au mur. J'ai beau faire semblant, ça me prend une fois de plus et tout s'enchaîne beaucoup trop rapidement.

La toile, fond, coule, puis s'embrouille comme une flaque d'eau.  
Je regarde mes poignets, ils rapetissent.  
Les couleurs me coulent sur les doigts, ils restent propres.  
Je cligne des yeux, rien ne s'estompe  
Ce ne sont pas les vapes d'alcool, me dis-je.  
Elles sont là.

Sans crier gare, sans aucun avertissement. Tout commença avec mon regard qui resta fixé une fraction de secondes trop longtemps sur la toile de mon grand-père. Je n'avais rien pour combler mes pensées et elles aussi l'avaient remarqué. J'étais comme le dernier siège libre dans un jeu de chaises musicales; elles se sont toutes ruées sur moi au même moment. Elles n'épargnent rien; elles accélèrent mon pouls, elles me donnent des sueurs froides, elles m'obstruent la gorge. Je sens que tout mon être va y passer. Je me précipite à la cuisine et je m'abreuve tel un pauvre animal, pensant que l'eau aura encore sur moi le même effet magique, mais elles m'étouffent toujours, j'ai besoin d'air. J'enfile mon manteau et j'en oublie même que je suis pieds nus dehors dans la neige. Je referme la porte violemment et miraculeusement, elles s'y butent. Elles s'évaporent peu à peu au même rythme que la chaleur s'évacue de mon crâne en sueur. Je prends une énorme bouffée d'air frais et je sens à nouveau l'oxygène remplir mes poumons. J'ai de la neige jusqu'aux genoux et mes orteils sont congelés. Je m'en fous éperdument. Je revis à nouveau.

Le soleil plombe sur le paysage givré. La lumière reflète sur la neige et m'aveugle. Je suis bien. Je suis en sécurité. Je me répète ces phrases en boucle. Mais je sais qu'elles me surveillent encore, attendant sournoisement le moment propice.angoisses chroniques, anxiétés psychotiques hantent mon quotidien, et ça me prend souvent. Trop souvent.

# CHAMP DE GLACE

## CHAMP DE GLACE

Plus jamais y reprendrait le ciseau tout seul des cheveux partout pendant  
des semaines

Le cou qui pique malgré les douches

Personne qui remarque la nouvelle coupe qui en est pas une.

Le vieux pêcheur regarde devant le brise-glace qui danse  
pour le printemps

Coups de bassins violents qui frottent pour arracher la glace comme  
des vêtements

Rayons du soleil plus droits qu'avant plus drus secs même.

Sa cabane est derrière lui dedans un feu qui chauffe trois capelans qui  
crépitent

Le suif qui brûle mais c'est pas grave

Le pas d'appétit oblitère les remords de la gaspille

Y'a juste la cabane qui va sentir l'écaille brûlée sèche plus  
jamais mouillée.

Le vieux pêcheur regarde la glace plus brune que bleue  
fatiguée c'est sur

Comme un maquillage de la veille sur une madame mariée trente ans mais plus  
asteur

La glace craquée les rides d'un printemps qui annonce des bourgeons pour  
quelqu'un d'autre

Dans le miroir usé le vieux pêcheur voit pas sa face juste son derrière de  
tête

Y voit sa dernière coupe des coches tout croches dans ses cheveux sel  
juste sel

Plus jamais y reprendrait le ciseau tout seul.

Sa cabane est pleine de suie ça pue le poisson mais dedans  
l'honneur est sauf

Y'est tout seul qui y gravite pis ça craque dans son orbite plus noire que  
noire

La violence s'écoute toute seule des icebergs amis le temps d'une  
saison

Qui se déchirent pour une marée

la guerre fratricide qui fait que les voisins s'embrasseront plus jamais.

Quand Mars qui inonde les mers c'est pas le mois c'est la guerre

Mars vengeur qui réchauffe par le feu sur le versant de la fin juste après  
Nagasaki Quand on se rend

le dernier arbre debout du chablis le bois pétrifié des vieux  
soldats

Quand mars le ramène sur terre il se souvient d'elle

Qui était là à Noël mais plus à l'équinoxe

L'objet de la guerre parti les soldats se battent en vain

Poules pas de tête pas au courant que le rouge autour s'pas des  
guirlandes

Le prochain solstice comme armistice le vieux se rendra pas à Genève.

\* \* \*

Le village s'est vidé le vieux maudit les dernières cabanes qui sortent de la  
baie

Une procession qui sent le diesel une file indienne de communion

L'ostie dans le palais pas certain de la convenance

De la permission de se gratter le fond de la yeule

Reste juste le dernier humain du monde

Qui regarde l'autre bord avec le chenail qui fait de l'œil  
Le chenail qui devrait donc être plus large pour l'engouffrer dans ses  
eaux saumâtres  
Une courte-pointe pour envelopper un tombeau millénaire  
Pis si y'attendait le brise-glace ?

Y retourne à maison vide ça pue le vieux garçon pas d'honneur pas de  
visite  
C'est plus une maison c'est une boîte bonne pour partir une attisée  
Y choisit du linge blanc pour se fondre dans le paysage  
Un coup d'œil à l'autre moitié désertée de la garde-robe  
Pis le pas de la porte à jamais pas de regret sauf celui de pas en  
avoir.

Son moteur claque ses vieilles bougies surement pourtant l'huile  
est neuve  
Une grosse entre les deux jambes papier kraft ridé comme dans  
l'temps  
Le monde sur son chemin des calottes qui se penchent bebye  
salut  
Y rembarque  
Pis si y sortait plus jamais de la baie ?

\* \* \*

Tout en blanc y se couche sur la banquise  
Y'attend le briseur de glaces qu'y le brise lui d'un  
coup sec  
D'un coup de hanche cochon le vieux pêcheur le mérite  
Tout en blanc personne peut le voir y'existe déjà plus.

Le frette le mord même pas sa peau trop slack rit du gel pis le bateau  
s'avance vers lui Ça se sent ça vibre fort dans ses fesses sur  
son échine

Y ferme les yeux            content presque  
C'est de même que ça devait se faire    c'est de même.

Pis l'enfer qui se déchaîne pis les bouts de glaces qui revolent partout            pis  
l'eau frette  
Pis le métal rouge de la coque qui le frôle            tout cri sauf le vieux            y  
chante  
Pis le bateau passe pis c'est fini            les eaux se calment pis le vieux respire encore

Mais y chante pu.

Un ours polaire à dérive            couché sur son morceau de glace  
Un canot qui fond            qui te promet de te laisser caler            quand y fera plus  
chaud  
Lentement            comme si tes bottes à tuyaux se remplissaient  
Enfin voir            si c'est vrai que le fond est coloré            comme din Antilles  
Couché sur le plancher de la mer d'icitte  
Fatigué comme un ti-gars  
Endormi dans ses crayons de couleurs            d'avoir trop dessiné de maisons  
C'est ça qu'y va faire            sur sa croisière de pauvre.

Fermer les yeux pis attendre que ça fonde  
Pis attendre le printemps  
Pis attendre les couleurs.

# LE BLEU DE TON CRAYON N'EST PAS AUSSI BLEU QUE TU L'AVAIS ESPÉRÉ

Tu as 27 ans et tu travailles dans un camp de jour. Placée dans l'échelle sociale entre «camelot» et «surveillante de piscine», loin des glorieux métiers d'adultes comme «pharmacienne» ou «enseignante au secondaire». Les véritables adultes avec un vrai travail d'adulte viennent te livrer leurs gamins chaque matin, dans leur vrai char d'adulte pour aller vivre leur vraie vie d'adulte. Te rappelant durement que tu n'es pas autant une adulte qu'eux, tu n'as pas ça toi, d'enfant, de char et de vrai métier. Tu leurs souris avec ta couronne de fleurs en cure-pipe en ton faux-sarrau de faux-scientifique en surlignant le nom-original-mais-pas-vraiment de leur petit chéri. Plantée au milieu des mille couleurs du camp de jour, toi tu te sens en noir et blanc. La crise de la trentaine qui crie encore plus fort que les enfants.

*Magalie-Anne, Chrysanthème et Nilou dessinent des princesses et des châteaux aux cerises. Xavier est en colère car le bleu de son crayon bleu n'est pas aussi bleu qu'il l'avait espéré, son dessin est gâché, son existence est désormais vouée à l'échec et le soleil ne brillera plus jamais dans son cœur de marin. Déchirures d'œuvres d'art et lèvre du bas tremblotante.*

Tu tends du papier-collant à Xavier et sa vie redevient lumineuse car tu viens de lui tendre un objet- interdit-d'habitude. Les enfants te tendent leurs dessins afin que tu poses tes yeux dessus, tu balbuties un commentaire encourageant mais peu sincère. Pendant que d'autres vrais adultes sauvent en ce moment même des vies, toi tu mens à des enfants à propos de leurs habiletés manuelles. De toute façon tu ne vois rien, tes yeux pleins d'eau brouillent les lignes colorées. Au-dessus de la tornade qui t'entoure de petites têtes souriantes et de joues rebondies déjà sales, tu regardes tes trois collègues qui gèrent chacun leurs petites marmailles de doigts

collants et d'envies de pipi. Tu te sens triste.

*Mathéo et Antoni arrachent le couvre-sol de mousse jaune et tente de s'entre-tuer à grands coups de matière molle, leurs petits visages joufflus déformés par la haine et leurs cris de guerre émergeant du fin fond de leurs petits bedons ronds.*

Tu cries leurs noms et utilises la seconde de stupeur pour reprendre le contrôle. Tu souhaiterais secrètement pouvoir faire la même chose avec ton existence. Juste avoir à crier pour que tout se replace. Ta voix sonne comme celle d'un géant. Un tantinet pédagogue, tu t'accroupis pour être à la hauteur de leurs yeux et leur parler de la vie et de sa complexité. Ta tornade de petites têtes souriantes et de joues rebondies déjà sales en profite pour te grimper dessus, dans une chorale de voix aiguës.

*Léa-Camille est inquiète car elle ne sait plus si elle a amené sa boîte à lunch et elle est désespérée car elle aime trop sa boîte à lunch car dessus il y a une image de chats et qu'elle aime trop les chats et qu'elle ne peut pas imaginer sa vie sans chats qui est d'ailleurs son animal préféré quoiqu'elle aime toutefois beaucoup les koalas depuis qu'elle a vu une émission à la télévision sur l'Australie. Sara te dit à qu'elle point elle t'aime et que tu es magnifique, son regard dégoulinant de cœurs roses. William est en pleine délation de Liam qui lui a donné un coup de pied tandis que Liam est en pleine délation de William qui lui a donné un coup de poing. Emma saigne mais se jure très zen face à la situation car une fois elle est tombée en vélo et il paraît que c'était pire que ça et son cousin a même pleuré car il pensait qu'elle allait mourir mais de toute façon son cousin il pleure tout le temps donc ce n'est pas grave. Olivia essaie de décrocher les fleurs de ta couronne parce qu'elle aime les fleurs et c'est tout ce qui compte actuellement.*

Ta tête est divisée en tentacules qui gèrent chacun et aucun des petits problèmes de tout le monde. Ta bouche ordonne, console et cajole et tu essaies de ne pas te tromper dans l'ordre d'attribution. Quand tu poses enfin ton attention sur Mathéo et Antoni, tes combattants armés de mousse molle jaune canari, ils en sont déjà à un nouveau stade de leur amitié. Pendant que tu leur expliques l'importance du

respect, ils se tiennent par la main en rigolant et en se faisant des câlins. L'art d'être inutile. Tu les abandonnes pour sauter comme un félin devant Philippe qui vient de jeter son carton de jus dans le compost. Tu tentes un ordre, mais lui tente l'échappade. Nouveau mouvement de félin. Pas si vite mon grand champion.

*Regard noir de Philippe. Ses lèvres roses baveuses encadrées d'une moustache de jus violet s'ouvrent au ralenti et sa bouche laisse échapper lettre par lettre son constat anarchique : N-O-N.*

Désabusée, tu as une pensée pour les vrais adultes qui négocient des traités de paix internationaux. Toi, tu es nerveuse à l'idée de négocier avec un enfant de 8 ans qui a un peu de personnalité et une moustache de jus. Poche, tu te sens poche. Tu te demandes si c'est pédagogique de placer un enfant dans une poubelle.

*Nicolas a fait caca dans ses belles culottes vertes. Comme un grand en quête d'autonomie, il part retirer ses sous-vêtements dans la salle de bain sans avertir personne. Dans un grand moment d'humour, il décide de sortir pourchasser ses confrères et consœurs du jour avec ses dessous odorants.*

Tu attrapes le rigolo du bout des doigts et tu le ramènes dans la salle de bain où tu te mets en charge d'essuyer ses fufounes non-hygiéniques. La tête penchée vers le sol et les fesses perchées à ton visage, Nicolas a une épiphanie.

*Nicolas qui pue des fesses, se demande si tu as des enfants. Quand il entend ta réponse négative dont il ne cerne pas la douleur, il te proclame que c'est parfait ainsi. Comme ça, tu peux être la maman de tous les enfants de la terre. Il t'émeut en te confiant un secret qu'on peut seulement dire aux mamans et te fait jurer de ne jamais le répéter.*

Ébranlée, tu reposes Nicolas sur ses pieds et il gambade comme un petit lutin vert joyeux rejoindre les autres. Tu ne sais plus si ta journée avance vite ou lentement. C'est l'heure d'être dehors. Tu animes une activité peu enrichissante où les enfants

frappent un ballon de fête avec une nouille de piscine.

*Le ballon rouge s'envole au gré des poussées du vent et virevolte dans un ciel bleu cliché d'été. Probablement le bleu que Xavier avait espéré appliquer sur le dessin qui a gâché sa vie plus tôt aujourd'hui. Les cris de joie s'amplifient à chaque fois que le ballon redescend doucement vers le sol vert d'été. Ils sont 40 pour 1 ballon, ce dernier n'a aucune chance. Le soleil brille fort, jaune comme un combat de mousse. Quelques genoux s'éraflent et libère quelques gouttes de sang rouge ballon.*

Ton visage rôti aimablement au soleil à côté de ceux de tes collègues que tu as l'impression de voir pour la première fois aujourd'hui. La journée achève, la marmaille est comblée. Tu te surprends à sourire sur ces couleurs de fin d'après-midi. C'est la dernière journée après deux semaines de chaos. Ton troupeau s'émiette alors que les vrais adultes viennent chercher leurs rejetons que tu leur remets les mains remplies de bricolages et le visage fier. Alors que tu ramasses les raisins secs tombés dans la boîte de crayon-feutre dépareillés, tu sens que le soulagement de leur départ fait place au vide. Tu replaces méthodiquement les bouchons sur chacune des couleurs appropriées alors que la nostalgie prend doucement sa place. Tes mains replient doucement le petit t-shirt oublié de Magalie-Ann, tu fais le décompte des espadrilles dépareillées, tu effaces la peinture sur les murs et tu fermes les lumières.

*Tu prends compte qu'à l'intérieur tu te sens bleu ciel, vert été et rouge ballon. Ça faisait longtemps que tu ne t'étais pas sentie en couleurs. Ici tu es une géante qui a la plus belle collection de dessins douteux sur son vieux réfrigérateur. L'épiphanie de Nicolas est encore douce à tes oreilles. Une partie de toi range ta crise de la trentaine. Vive les camps de jours, les crayons feutres secs, les cris de joie et les cacas dans les culottes.*

## LES PASSAGES SECRETS

*Seule la solitude est digne d'amour*  
Yannick Haenel

Passé le 49<sup>e</sup> parallèle, c'est la limite du bon sens, la démesure renversée de but en blanc ; on approche ça comme une certitude finale, à mesure que les arbres s'amenuisent jusqu'au blanc à perte de vue qui nous jette le cœur à terre, le fend en deux, l'ouvre et le livre à l'espace délié de la toundra — et c'est sûrement la seule certitude qu'il est bon d'avoir à ce moment-là.

Au moment de traverser la ligne des arbres, il y a quelque chose du sud qui meurt en toi. Tu ne sais pas comment l'appeler, mais elle existe pour vrai cette chose-là dont on se voit soulagés tous les deux en rencontrant la terre sans arbre.

Par je ne sais quelle grâce, passé Kuujjuaq, tu ne bégaies plus ; tu articules chaque syllabe, gracieusement, comme avant. Sur la rue déserte du motel, je te demande si tu te rappelles la fois où je m'étais collé la langue sur le poteau de la balançoire, au fond de la cour d'école. Tu cherches longtemps dans tes souvenirs, tu voudrais articuler quelque chose, mais les mots ne veulent plus sortir de ta bouche. On tombe alors tous les deux dans un silence embarrassé. C'est malheureux mais c'est heureux en même temps.

Je fais comme si rien ne s'était passé, puis je te raconte comment, quand la cloche avait sonné, les enfants autour de moi étaient partis se placer en rang. En les regardant qui s'éloignaient sans se retourner, j'avais agrippé le poteau de mes deux mains, arraché ça d'un coup, sans un mot, puis couru, affolé, jusqu'à la porte en ravalant le sang qui m'emplissait la bouche, convaincu qu'on ne me croirait pas, qu'on t'appellerait puis me renverrait de l'école.

Toi tu souris, absente.

Le premier matin, on monte la tête du lynx ; c'est à peine une butte, pas très haute. Il me faut quatre heures pour pousser ta chaise jusqu'en haut. Au sommet, on trouve un lac placide, un œil millénaire qui nous troue l'âme, nous transperce.

Un orignal se tient là debout, au fond, sur la rive.

Une larme glisse sur ta joue.

Tout l'indicible que je voudrais te transmettre se concentre dans cet instant-là, ce saisissement dans l'indicible où entre moi et toi s'ouvre un lieu de silence qui est en fait la condensation infinitésimale de tout ce que je voudrais te dire mais qui ne se traduit pas ; le surgissement soudain d'une plénitude terrestre.

Le récit de ta vie implose et on se rejoint dans le moment de l'apparition, saisis. Tu me jettes un regard et je m'approche alors de ce qui nous sépare dans l'immémorial et qu'on ne dénouera jamais. Je parle à partir de cette clarté-là, perché sur la limite au-delà de laquelle le langage s'abstrait dans la nuit des temps.

*La prose trahit la beauté, m'écrivais-tu dans une longue lettre trop courte, au début de ta maladie. On écrit des poèmes pour apprendre à se taire ; c'est notre seule garantie depuis que nous ne croyons plus en nos propres récits. Ces beautés-là, il nous les faut, sinon un jour ou l'autre on choisit unanimement la langue des Conquérants qui prend alors toute la place et on se met à parler à travers elle, défaits, comme j'ai parfois l'impression de parler à travers la maladie.*

*De quelles limites sommes-nous dans le vaste ? Qu'est-ce qui nous retient si on connaît pas notre histoire, ni nos prières, sinon par procuration comme des comptines apprises par cœur ; un folklore prêté, des récits vidés de sens auxquels on s'accroche. S'il nous en reste seulement les mécanismes de défense, les réflexes ; le fardeau d'un silence dont on ne sait plus quoi faire.*

Au moment de la scission, l'irradiante clarté se pose sur les chicots d'arbres, et je te vois baignée par la lumière, comme placée au centre d'une peinture de René Richard. Dieu sait pourquoi, ça me rappelle le cours sur Rita Mestokosho auquel tu m'avais permis d'assister, le surplus de sens au moment où tu nous as laissés partir en pause, sans rien dire de plus que *Merci pour tout*.

La chaire vive sur le poteau, c'était la blessure de surface ; mais ma culpabilité, c'est la blessure profonde, celle qui demeure depuis. Des fois je me dis que t'es malade de mon silence, *des je t'aime* que j'ai jamais dits.

Bénie sois-tu qui ne comprends rien à cela — et pauvre toi qui meures de honte chaque fois que tu manques un mot.

*On est de deux hémisphères intérieurs, m'écrivais-tu encore, qui se rejoignent dans l'absence ; le sud comme une infection, le nord qui en apaise les symptômes.*

Puis la beauté comme un terrain neutre entre toi et moi.

La neige tombe. Tu me demandes de t'aider à t'écraser dans le banc de neige. Tu dis *Le froid dans les hommes, c'est au moins aussi ancien qu'aimer* ; qu'après les récits, il y a le silence et qu'on ne peut pas en estimer les conséquences ou la durée, qu'il faut apprendre ce qui couve dans l'interstice, à la limite, entre les lignes.

Le bleu coupe le ciel en deux, translucide ; mon amour exploré échoue sur la pierre, éventé.

*Le froid ... Le froid se ...  
Je ... ne sais plus.*

## MARLON ET LA MER

Par nuit de scotch nuit noire et rose Marlon saoul comme un singe en hiver se tenait chancelant sur le parapet du pont Saint-Âne il souriait et souriait il balançait ses dernières piastres dans la brise les regardait s'abîmer fendre les flots en silence il lui poussait des rires partout à l'intérieur aux endroits des derniers désirs et juste en face le Vieux Port le centre-ville tonnait cris et lumières c'était jour de foire jour de fête Marlon bouillait Marlon grinçait de toutes ses dents couvait des hymnes aux cieux et aux ruelles il ne savait plus comment dire ni faire la colère la rage qui palpitait dans son crâne et ses poings, Marlon se sentait arraché de lui et de rien, Marlon était fatigué, Marlon sauta.

Une masse noire lui bondit au visage. Une nonne joua de la flûte derrière un bar. Des reptiles dansèrent sur des tables. Un génie aveugle mangea une pastèque empoisonnée. Un garçon perdit ses blocs à la récréation et se retint de pleurer toute la journée. Un clochard déclama la vie de Saint-François d'Assise en écumant. Il fit froid et humide. Le monde disparut.

Marlon se réveilla en vomissant eau et bile, empêtré dans un gros tas de flétans morts, l'esprit et les muscles en compote, brûlé par le sel et l'alcool, avec un beau ciel bleu, tellement bleu, tout droit devant lui, au coin taché d'un nuage en forme de chat, comme collé par-dessus, qui le regardait, et autour, du silence, un silence peuplé de vagues et d'oiseaux invisibles. Marlon vivant. Pourquoi? Comment? Marlon perdit beaucoup de temps à essayer de dégager un sens de cet assemblage de formes et de couleurs qui l'avalèrent, en repassant tout son bagage d'expériences contradictoires et de mythologies à icônes, puis il se leva en grimaçant et en glissant sur ce qui s'avéra être le pont d'un chalutier, un chalutier rouge et blanc avec une cabine ornée de lettres peintes qui disaient *Personne* et d'une bouée comme dans les films.

Marlon s'appuya au bastingage. De l'eau. Partout, dans toutes les directions, de l'eau blanche, avec rien dessus des énigmes dessous. Le chalutier

dérivait doucement. Marlon se retourna pour inspecter sa prison. Il mit un temps inouï à voir. À le voir. Lui. Immobile devant la porte de la cabine pourtant tout près, en cuir et en os, qui le dévisageait avec ses yeux jaunes, planté au beau milieu de chez lui depuis le début.

— Qu'est-ce c'est ça, encore? Dit le capitaine du Personne, et il s'approcha en claudiquant comme un loup cassé.

— Pognes ton boute.

Le capitaine sans attendre attrapa un coin du filet tendu au cul du chalut. Marlon ouvrit la bouche. La referma. Puis il fit quelque chose qu'il ne parvint pas à s'expliquer : il prit son bout du filet. Ses yeux se recouvrirent d'une pellicule nouvelle. Quelque chose, enfouie en lui, se dégagait. Il regarda avec surprise ses bras et ses mains qui n'avaient jamais fait ça et qui se mouvaient quand même, dans le brouillard Marlon imita le capitaine jusque dans le tri, l'éviscération, la mise en glace des poissons, puis dans le lavage du parc, la remise à l'eau de la poche, et après encore, dans la cuisine du dîner, et dans l'attente, la répétition, toute la journée, lèvres closes. Jusqu'à la nuit.

Jusqu'à sommeil.

Marlon se réveilla dans la cabine, sur une pile de vieux manteaux. Le capitaine était à côté, à la barre, absorbé. Marlon se réveilla sans la moindre envie d'en finir. Affamé. Libéré. Impatient de reprendre la pêche. Dans un sursaut il eut envie d'exploser de se répandre en justifications et en questions mais le silence et la monotonie du Personne avaient des qualités de vastitude qui agirent comme un ordre, il se tut. Il regarda en lui et n'y trouva aucune volonté de résoudre ce qu'il vivait, et surtout pas d'en parler, de peur que le charme se rompe.

Marlon et le capitaine reprirent les mouvements. Bleu argent des jours et des nuits passèrent, sans mot, d'application en contemplation. Dans ces derniers moments, lorsqu'il n'y avait rien d'autre à faire que de ressentir et laisser les réflexions se dégager du vide, Marlon pensait à avant, sa vie d'hier seulement, déjà lointaine. Il se disait : Si on avait pu partager davantage de silence, se lier et s'apaiser par lui, on n'aurait pas eu à compenser par l'écriture et les cris, et peut-être qu'on aurait mieux vécu, qu'on aurait pu. Puis : Tout ce temps perdu à vadrouiller, pomme de conte après pomme de conte croquées à demi, mises en piles incertaines, lancées aux portes et aux visages, dans ta piscine pleine de

feuilles, et le cidre encore le cidre toujours, des hectolitres de cidre... Perdu? Ou : Ces œillères, comment avoir pu les laisser se visser à mes tempes et rouiller là au gré des averses, comment n'être arrivé qu'à voir le précipice devant et rien autour, de tout ce qui s'offre à chaque seconde entre les mailles, d'ici au bout du monde, qui est possible aussi?

Marlon se laissa porter, des semaines, des mois peut-être, difficile à dire, pêchant, pêchant. Pêchant? L'expérience de la liberté dans l'enfermement. Marlon l'ombre de Personne. Marlon l'ombre du capitaine. Ombre de la mer. La mer.

Marlon et la mer.

Par crépuscule frais et mauve un soir Marlon ivre de vent se tenait solide sur la proue du Personne il regardait les flots se fracasser contre la coque il rayonnait et rayonnait il lui poussait des cicatrices hilares partout à l'intérieur aux endroits des blessures anciennes Marlon sauvé Marlon debout puis tout d'un bloc en périphérie droit devant lui cerné déjà sans annonce la bourrasque les vagues les traits arrachés à l'horizontale noir rouge vert le ciel et la mer qui explosent le Personne brindille qui choque en tous sens Marlon revola sur le pont il rampa jusqu'à la cabine et à l'intérieur une barre folle solitaire qui danse et les secondes les minutes les vies passent et toujours rien pas de capitaine pas d'espérance et les vitres volèrent en éclats et le Personne en une ultime charge sur monts et vaux mouvants se dressa, Marlon agrippa la barre, Marlon hurla, Marlon plongea ses yeux dans celui de la tempête et il rit, heureux, enfin heureux.